

JE tiens pour un événement très singulier la réapparition, chez Gallimard, de Julien Benda. Rien n'annonçait que *La Jeunesse d'un clerc, Un régulier dans le siècle, Exercice d'un enterré vif* dussent jamais remonter « de profundis » et que le nom de Julien Benda eût plus de chance d'échapper à une rature indélébile que celui de tant d'auteurs d'il y a cinquante ans, qui occupaient le devant de la scène et dont il ne reste même pas de quoi prononcer un verdict de condamnation.

Il faut en rendre grâce à Etiemble, qui, dans la préface, fait feu des quatre fers. Comme il pense sur tout sujet à contre-courant, il ne se prive pas d'admirer et d'aimer ce Julien Benda, l'un des hommes de lettres non peut-être le plus détesté de la génération qui a précédé la mienne, mais le plus antipathique (il s'en vantait lui-même) au plus grand nombre de gens et de tous les bords. Il m'était, à moi, indifférent, il me semble, ou ma propre antipathie, si je l'ai ressentie, fut de seconde main. Nous ne nous sommes guère rencontrés, d'ailleurs, et je ne crois pas être allé avec lui au-delà de la poignée de main.

Je lisais volontiers non ses romans mais ses essais, sans y attacher d'importance. Or en voici trois qui m'ont empêché de dormir cette nuit : à 4 heures du matin, je lisais encore. Il faut dire que cette histoire, c'est la mienne. Mon aîné de vingt ans, en racontant sa vie, il ne peut pas ne pas m'introduire dans l'enchantement de ces années où j'émergeais du plus profond d'une famille et d'une province, dans ce Paris merveilleux de 1910.

Ce ne sont pas des raisons de cet ordre qui rendent Benda cher à Etiemble — bien que sur ce plan là quel plaisir aigu

donne au dernier survivant du temps de l'affaire Dreyfus que je suis un souvenir comme celui-ci que je ne résiste pas à la tentation de citer! Il paraîtra sans intérêt à ceux que l'affaire Dreyfus laisse indifférents; mais moi, je voyais enfin, cette nuit, tel qu'il avait été, l'un des plus sinistres personnages de l'histoire, avant son entrée en scène. Julien Benda, en 1891, fait son service à Courbevoie: « Je vis sortir du quartier un officier de chasseurs, grand, maigre, un peu voûté, la face bistre et osseuse, ravagée; il marchait lentement, le regard au sol, l'air soucieux; on eût dit un tzigane élégant et peu sûr ou, mieux, un grand fauve inquiet et maître de soi. Je le suivais des yeux, charmé de sa distinction: « Le capitaine Esterhazy! », me dit le sergent.

C'est le ton du plus grand Balzac, c'est le roman qui redevient histoire.

Etiemble, lui, aime surtout en Benda le clerc qui peut-être eût été capable aujourd'hui de river leur clou aux structuralistes de tout poil et de leur clouer le bec. Mais vous-même, Etiemble, n'en seriez-vous pas capable? Ce n'est pas la terreur qui nous retient presque tous d'entrer dans cette bataille, c'est que nous sommes, pour la plupart, dépourvus de l'équipement nécessaire. Nous avons été les écrivains d'une époque facile, un peu trop facile, où les philosophes occupaient une cage à part qui, sans doute, communiquait avec les nôtres. Nous écoutions à l'occasion le cour de Bergson, comme nous lisions Pascal et Nietzsche: enfin les philosophes qui parlaient notre langue. Avec les moralistes français, ils suffisaient à nous donner, sur les sujets essentiels, des idées claires et distinctes. Si ignorant que nous fussions nous-mêmes en philosophie, nous étions fort capables de suivre de près une dispute dont les protagonistes s'appelaient Bergson, Péguy, Maritain, Maurras, Benda, qui, tous, parlaient notre langue.

Que les temps sont changés! Je suis quelquefois tout près d'ajouter mon grain de sel à la discussion, j'ai sur le bout des lèvres le mot que j'aurais à dire... Et puis je n'ose. C'est un autre langage, un autre monde où il ne dépend plus de moi d'entrer. Que nous étions simples, nous autres! Je voudrais avoir le temps avant de mourir de raconter encore une histoire à ma façon. Quoi que je fasse, je sais bien que ce sera une histoire avec un commencement, un milieu et une fin, l'histoire d'une femme ou d'un homme, ou d'un adolescent, qui pourra commencer comme les contes de mon enfance par « Il était une fois... » et finir comme eux par « Cric-carc, moun counte es acabat. »

Pour en revenir à Julien Benda, c'est par je ne sais quelle chance qu'il a été tiré d'une de ces resserres dont nos éditeurs ont la clé. Les éditeurs... Ce sont des gardiens de

cimetière qui seraient les maîtres de ressusciter leurs morts (dont certains sont d'admirables morts), mais qui ne le font qu'à leur heure et au compte-gouttes. Notre époque fut un temps où de grands chênes faisaient trop d'ombre et prenaient tout l'espace. Léon-Paul Fargue, quelle place il aurait eue sans Paul Valéry! Si Proust n'avait pas existé, on se fût peut-être aperçu que *Les Mémoires d'un enfant d'hier* d'Abel Hermant et que son *Monsieur de Courpière*, ce n'était tout de même pas rien. Non qu'il faille s'indigner de ces étouffements. Une grande œuvre, dès qu'elle existe, situe tout le reste par rapport à elle. La mode n'y fait rien, ni les snobs, comme le croient les auteurs qui en sont les victimes.

Il n'empêche que le stérile hiver d'aujourd'hui dont c'est peu dire que l'ennui ne respire pas, devrait inciter les éditeurs à inventorier leurs oubliettes. Que d'injustices! « La nullité de la Noailles » n'hésite pas à écrire Etiemble dans sa préface. Il la traite même de faiseuse... Benda, qui ne la ménage guère, eût été choqué de ce jugement. Je suis sûr que comme nous tous il avait su tels de ses vers par cœur. Ce n'étaient pas les mêmes pour chacun de nous. Pour moi, c'était: « *La paix qui m'envahit quand c'est vous qui souffrez...* » ou encore: « *... Et si vous ressemblez à ce que j'ai souffert.* » Il y a à chaque instant dans *Les Vivants et les Morts* de ces éclairs, qui ne brûlent plus pour personne; et là encore c'est justice: il ne fallait pas se fier à son génie comme la pauvre Anna a fait; ce fut aussi la faiblesse de Francis Jammes, et ils eurent l'un et l'autre le malheur que Valéry surgit, armé de toute la rigueur dont ils étaient eux-mêmes dépourvus.

Julien Benda, avec sa passion glacée, rend à chacun ce qui lui est dû. La justesse du trait, chez un écrivain comme celui-là, est la récompense de l'esprit de justice qui le possède. Son jugement sur Clemenceau: « J'admiraient ce que cet homme dégageait de sauvagerie indépendance, de volonté de ne relever que de lui-même, de capacité de marcher vers un but sans s'embarasser de sentimentalisme, de résistance à l'aboïement des meutes, de mépris du verbalisme, d'affranchissement des vanités les plus admises, d'indifférence à l'approbation, cette approbation dont la soif, je l'ai vu depuis, les perd tous. » Clemenceau? Oui, mais chaque trait colle étroitement à de Gaulle.

Ce que Julien Benda écrivait déjà au seuil du grand âge, moins vieux pourtant que je ne suis aujourd'hui, je le transcris ici pour en faire mon profit et parce que c'est le premier vieillard, à ma connaissance, qui ait eu le courage de regarder en face un côté presque obscène de la vieillesse — il y en a un autre, Dieu merci! « ... L'horreur que j'ai

pour les vrais vieux, leurs égoïsmes, leurs déchéances mentales, leur occlusion à toute idée nouvelle, leur damnation du monde parce qu'ils vont en sortir. »

Benda dit admirablement que les esprits sérieux ne s'occupent pas de littérature et que ceux qui s'en occupent ne sont pas sérieux. C'est ce qui a fait de lui ce clerc tiraillé entre sa cellule et le monde. Je le prenais alors pour un de ces Juifs salonnards que Proust a décrits. Après lecture de ces quatre cents pages, Julien Benda occupera désormais sa vraie place, celle d'un écrivain français du second rayon, mais parmi les tout premiers de ce rayon-là, et qui durant sa longue vie, ayant rompu en visière au monde, tout en ayant pour lui trop de faiblesses, aura finalement toujours été fidèle à sa vérité.

Dimanche 18 février

JE vois mieux chaque jour, à mesure que le courant m'entraîne, que le *Bloc-Notes* change et ne reflète plus guère que des lectures — puisque dans le grand âge le livre n'est plus ce « vice impuni » dont parlait Valéry Larbaud, ni un divertissement au sens pascalien, mais l'innombrable chemin (avec la télévision) qui nous relie encore aux autres hommes. D'où ce malentendu qui fait croire que je suis devenu un critique littéraire, que ma fonction et donc mon devoir est de parler de ce qui paraît en librairie. Or c'est ce dont je me sens le moins capable, c'est même le contraire de ce que j'ai souhaité faire du *Bloc-Notes*. Ce que je cherche à exprimer, il arrive certes qu'une lecture m'y aide; cette remontée à mes sources qui est mon amer plaisir, je m'embarque souvent, pour la fenter, à bord du journal ou des souvenirs d'un autre — mais c'est toujours de moi, de mon « intérieur » qu'il s'agit, et le rappel à l'ordre que je subis si souvent : « Vous n'avez pas parlé de mon livre! », me consterne.

Je ne commente mes lectures que par rapport à ma vie personnelle, jamais par obligation de critique littéraire et moins encore par complaisance : ce qui reviendrait d'ailleurs à tuer le *Bloc-Notes*, né en 1952; seize ans, c'est un âge avancé pour une chronique, à qui font défaut de plus en plus les films, les voyages, les spectacles, les rencontres, tout ce tissu serré d'une vie d'homme dans la force de l'âge et qui se défait d'année en année, de jour en jour, et il ne reste plus que cette confrontation immobile du vieillard avec le néant ou avec l'être.

Le grand âge, c'est le divertissement devenu impossible. C'est le temps où nous n'en revenons pas de voir nos cadets

mettre l'infini dans le cinéma, par exemple. Je sais bien que la religion des autres semble toujours un peu folle : « ... Ma vie s'est tout à fait enfoncée dans un chemin que j'ai toujours senti différent du leur, et maintenant je ne peux plus en sortir, pas même pour leur faire plaisir. Ce n'est pas que nous n'ayons la même culture — on peut toujours trouver des points de contact. Mais ce qu'ils prennent au sérieux m'ennuie, et ce qui m'occupe tout entier, si j'en parlais à cœur ouvert, les éloignerait comme d'un fou. »

J'extrait ceci d'un journal intime dont je ne crois pas qu'on ait beaucoup parlé, qui pour moi pose l'unique question, celle dont je vais avoir moi-même la réponse, d'un moment à l'autre : ce *Journal* de Jean Colin vient de paraître aux Editions du Seuil. L'auteur, un jeune peintre d'Amiens, est mort en 1958 après deux ans de souffrances. De ce corps gagné par une lente paralysie nous voyons se dégager de jour en jour la part de l'être qui ne périra pas. Ce qui reste à jamais au fond du creuset, nous le tenons sous notre regard. Non qu'il s'agisse d'un phénomène étrange, et je le crois au contraire fréquent, mais rarement observable comme dans le cas de Jean Colin, parce qu'ici, presque jusqu'à la fin, le journal aura fixé l'état de l'âme au long de sa dernière et lente et pourtant si rapide étape.

Sans recherche d'aucun effet, certes; mais rien ne peut faire que ce peintre ne soit un écrivain et, au sens absolu, un poète. La paralysie l'oblige de renoncer à la peinture qui était toute sa vie : pour lui, c'est ne renoncer à rien, puisqu'il est ce poète à qui tout aura été demandé, hors l'amour humain; il se marie en 1958 et il meurt huit mois plus tard; aucune confidence, mais nous pressentons, nous voyons fuser sous chaque mot une incroyable joie.

Mon nom apparaît au bas d'une page : il avait reçu une lettre de moi... Je me souviens maintenant. Notre amie Lady Phips, venue à Malagar, nous avait demandé de l'amener en auto en Périgord où Jean Colin se préparait à mourir. J'aurais dû donc le rencontrer moi aussi. Un accident, la rupture du pare-brise nous obligea d'interrompre notre voyage et de confier notre amie aux Maurois rencontrés par hasard dans un hôtel de Périgueux.

N'importe : Jean Colin ne m'eût rien dit de plus ce jour-là que ce que me dit son journal aujourd'hui. A partir de 1957, il sait ce qui va lui être demandé : « Je ne dois dire à personne que quelques mètres me sont un supplice, car je risque de tomber par terre, qu'il y a des instants où j'en ai tellement assez de faire cet effort que la chute m'apparaît comme une chose douce et définitive, puisque ce serait la fin de l'effort. » Mais presque aussitôt ce condamné ose écrire : « Il faut faire à la joie son lit. Alors, elle vient. »

Terrible joie : il peut peindre encore, et puis, un jour, il ne peut plus. Ce que ce condamné ressent, ce n'est pas l'horreur, ce n'est pas le désespoir : « Sans m'en être aperçu, je suis sorti sans bruit du monde, d'un certain monde auquel j'étais encore bien attaché quoique je m'en crûsse détaché. Je ne sais pas très bien où je suis arrivé, mais je sais seulement que je suis sorti du monde... » Aucune considération prévue sur la souffrance rédemptrice. Il sait que la souffrance est différente pour chaque homme et qu'il faut l'affronter seul. Toujours nouvelle, toujours inconnue : « Quand elle survient, c'est une vierge, bien qu'elle couche avec tout le monde. »

On l'amène à Lourdes, on le plonge dans la piscine glacée. Il songe que si un jour il recouvrerait l'usage de ses jambes, il ne pourrait plus accepter de monter en voiture, rien ne lui semblerait plus merveilleux que de marcher, que de découvrir la terre en marchant... La route où il avance, c'est une autre route, et il n'y avance pas seul : « Le meilleur de moi-même, mon Seigneur, c'est entre vous et moi, quand, épuisé, je ferme les yeux. Cela ne sera jamais écrit, cela ne laisse pas de trace, personne n'en saura rien. C'est seulement quand je suis réduit à cet état de pauvreté, dépouillé même des chemins familiers de mon cœur et de mes pensées, quand je tombe et que je ne peux plus et ne veux plus me relever, quand il ne reste plus rien que vous, c'est alors que mon visage sent votre existence... »

Le 11 octobre 1958, le prêtre qui lui apporte la communion est ahuri parce que Jean lui parle de son bonheur. A ce moment-là, il est humainement aimé : « Je suis aimé en ce que je suis devenu, hors de mon pouvoir, au moment où j'ai le plus de honte de mon corps, où je ne puis rien dissimuler, où même la parole m'est enlevée, ma langue embarrassée, et où je dois m'abandonner avec bonheur aux mains inexplicables de l'amour. »

Cette joie, c'est le secret le moins connu du monde, mais même de ceux qui se croient chrétiens, et peut-être est-il indicible. Ce qu'il y a d'admirable dans le roman de Bernanos intitulé *La Joie*, c'est le titre. Et quand on l'a vu fulgurer à la première page, tout est dit, ce n'est plus la peine de poursuivre. Le *Journal* de Jean Colin, en revanche, il faut en atteindre la dernière page; alors nous assistons au ralenti à cette transmutation du désespoir en joie qui a duré deux années.

C'est tout près de mourir que Jean Colin découvre ce que c'est que de vivre : « Vivre, c'est accepter d'être dépossédé de soi-même, du soi-même d'hier, c'est aujourd'hui ne plus se reconnaître, c'est quitter les moyens les plus chers qu'on s'était donnés pour aimer la vie et avancer sans

bagages (...); le courage de vivre, c'est s'apercevoir qu'on a tout perdu et n'en éprouver qu'une petite peur. C'est ne plus savoir ce qu'on est, apercevoir et sentir vivre des contrées inconnues en soi-même. C'est n'avoir qu'une seule certitude que nous ne sommes plus qu'attention à un seul être (c'est le temps de son mariage) que nous aimons comme nous n'avions encore pu aimer personne jusqu'à aujourd'hui, et que toute perception de la vie passe désormais à travers lui. Nous sommes « seuls au monde », pas tellement par le fait qu'on nous laisse seuls par discrétion, mais parce que nous vivons non où l'on croit nous voir, mais si profondément enfoncés dans notre amour que nous ne percevons plus l'existence du monde... » Ce texte est le dernier qu'ait tracé la main de Jean Colin.

Samedi 24 février

— COMMENT voyez-vous l'après-de Gaulle? me demande ce visiteur qui est de gauche.

— Comme un vieil homme qui ne le verra pas et ne saurait qu'en rêver. Mais le rêve éveillé, que peut-il être d'autre qu'un rêve de bonheur? Or le bonheur en politique, nous savons bien qu'il n'existe pas, sinon par comparaison avec ce qui a précédé. Le contraste entre l'histoire que j'ai vécue depuis que j'ai atteint l'âge d'homme et celle d'aujourd'hui m'interdit de rien attendre, de rien espérer du temps où de Gaulle ne sera plus là, à moins que les institutions qu'il nous a données tiennent le coup contre ceux qui, divisés sur tout le reste, ne seront d'accord que pour les détruire.

— Vous semblez ne pas mettre en doute qu'ils en auront le pouvoir?

— L'auront-ils? J'incline à le croire, depuis que le parti communiste ne fait plus son métier d'épouvantail. L'accord des communistes et de la fédération qui va être publié aujourd'hui n'en est un que par antiphrase : cet accord-là est en réalité un désaccord; mais il en est un autre, le vrai, qui est tout à fait au point, comme nous l'avons vu au second tour des dernières législatives; celui-là ne concerne pas les principes, il est uniquement d'ordre électoral et tient dans deux mots : courte échelle. Ce petit jeu des désistements est certes connu et pratiqué, depuis toujours, mais naguère encore la règle n'en était respectée que par les staliniens dociles aux mots d'ordre reçus; chez les socialistes et chez les radicaux, on trichait : voter communiste paraissait être souvent au-dessus des forces de l'électeur de gauche moyen. C'est cette horreur qui a été dominée. Dès lors que le jeu des